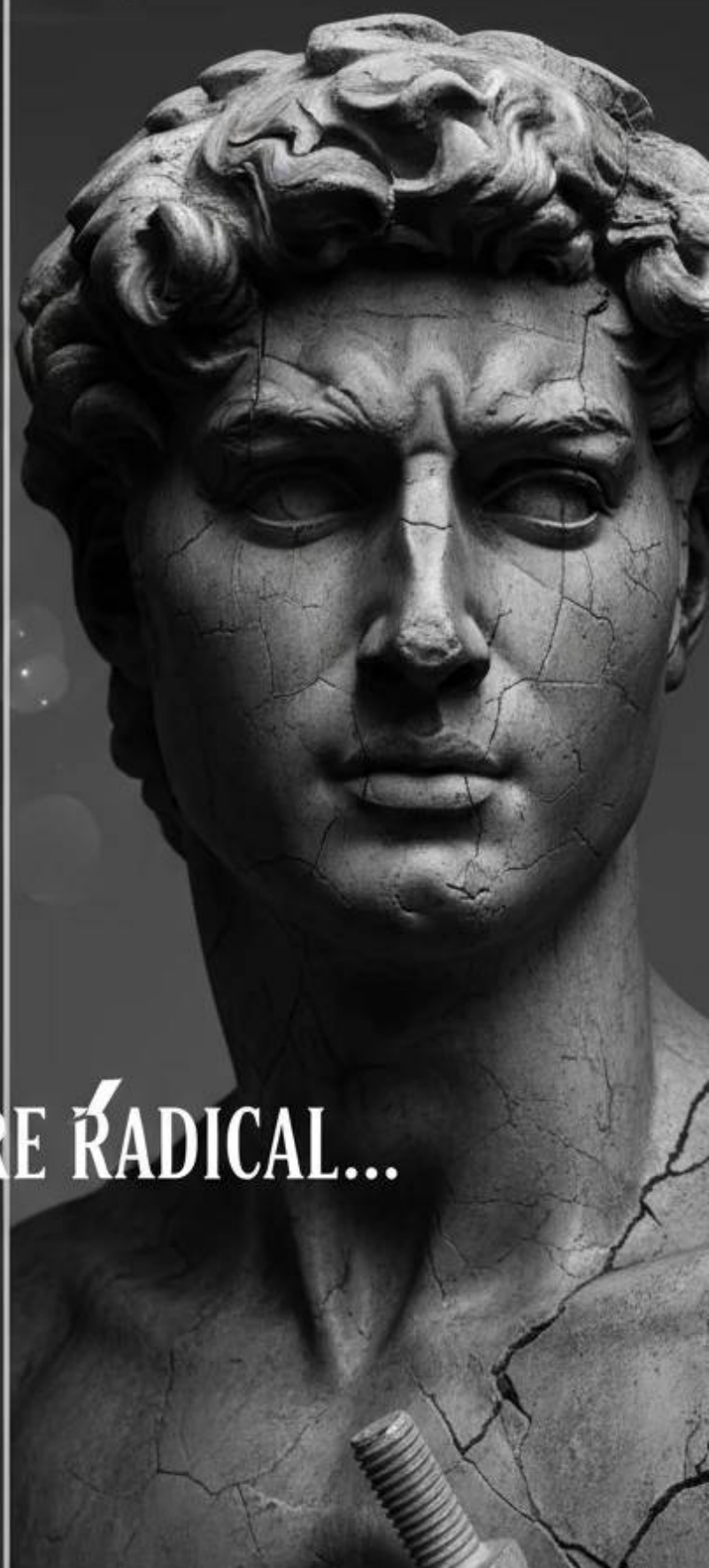


# ON NE PACTISE PAS

*Alex R.*



— VOTRE RADICAL...

# On ne pactise pas

*Par Alex R.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Arène de verre	4
Chapitre 2 : Vecteur de fuite	10
Chapitre 3 : Point Zéro	16
Chapitre 4 : Dénier plausible	23
Chapitre 5 : Friction de surface	29
Chapitre 6 : Code source	35
Chapitre 7 : Réaction chimique	42
Chapitre 8 : L'esthétique du chaos	49
Chapitre 9 : Élément de langage final	54
Chapitre 10 : Compromission totale	59

# Chapitre 1

## Arène de verre

L'halogène crame l'oxygène du plateau. Sous les projecteurs de BFM, l'air a le goût du métal et de la sueur masquée par le fond de teint. Sarah Khelifa ne cille pas. Face à elle, Elias Vangelis est une statue de marbre gris, le genre de monument qu'on érige pour mieux le déboulonner.

— Votre radicalisme n'est qu'une performance, Sarah. Un produit marketing pour une jeunesse en mal de frissons. Vous vendez de la révolution comme d'autres vendent des cryptos : avec beaucoup de vent et aucune garantie de dépôt.

La voix d'Elias est un scalpel. Calme. Précise. Il ne cherche pas à convaincre l'audience, il cherche à l'anesthésier pour mieux l'opérer. Sarah ajuste sa montre d'homme. Un geste mécanique. Un ancrage.

— Le cynisme vous va bien, Elias. C'est la seule chose qui ne soit pas sur mesure chez vous. Vous parlez de garanties ? Parlons de vos bailleurs de fonds. Des fonds de pension qui parient sur la faillite de l'État pendant que vous jouez les remparts de la nation. Vous n'êtes pas un architecte, vous êtes un liquidateur.

Le présentateur tente une intrusion. Un moucheron dans un combat de titans. Ils l'ignorent superbement. Pour Sarah, Elias est le point de bascule. S'il tombe, l'extrême droite perd son cerveau. Pour Elias, Sarah est l'anomalie à corriger. Un actif toxique qu'il faut racheter pour mieux le détruire.

— Le pouvoir n'est pas une question de morale, Sarah. C'est une question de flux. Qui contrôle l'énergie, qui contrôle la peur. Vous agitez des drapeaux rouges. Moi, je

stabilise les marchés.

— Vous stabilisez les cimetières, Elias.

Le rouge de la caméra 2 clignote. C'est le signal. Le moment où l'on porte l'estocade avant la coupure pub. Sarah s'apprête à sortir le dossier sur les financements russes de la fondation Vangelis. Elle a le levier. Elle a le poids.

C'est alors que son téléphone, posé face contre table, vibre. Une fois. Longue. Une impulsion qui n'est pas une notification standard. C'est le canal Alpha.

En face, Elias a le même réflexe imperceptible. Ses yeux gris se figent. Un micro-mouvement des sourcils. Il a reçu le même signal.

— Nous allons marquer une courte pause, bafouille le présentateur, sentant la tension changer de nature.

Dès que le "OFF" retentit, le silence sur le plateau devient une arme blanche. Les techniciens s'agitent en périphérie, mais au centre de l'arène de verre, le temps s'est arrêté. Sarah saisit son appareil. Elias fait de même.

L'écran de Sarah affiche une suite de caractères hexadécimaux. Un code source qu'elle connaît trop bien. En-tête : \*ICARUS\*. Sous le code, une phrase en clair, brutale comme un arrêt cardiaque : \*« Extraction immédiate. Cible identifiée. Contrat activé par le Bureau Central. »\*

Le Bureau Central. Ses propres patrons. Ses alliés. Ceux pour qui elle a sacrifié son nom et sa lignée.

Elle lève les yeux. Elias regarde son écran avec une intensité de prédateur acculé. Il ne sourit plus. L'arrogance aristocratique a laissé place à un calcul de trajectoire.

— Icarus ? lance-t-elle, la voix basse, couverte par le brouhaha du studio.

Elias verrouille son téléphone. Il se lève, boutonne sa veste de costume avec une lenteur cérémonielle.

— Ils ne font pas les choses à moitié, répond-il. Ils viennent de purger nos comptes, de griller nos serveurs et, si j'en crois la géolocalisation de mon équipe de sécurité, ils sont déjà dans le parking.

— Tes alliés ?

— Les miens. Les vôtres. À ce niveau de jeu, Sarah, les étiquettes politiques ne sont que du papier cadeau pour les électeurs. Le Deep State n'aime pas les fuites. Et le dossier Icarus est une inondation.

Sarah sent l'adrénaline saturer son sang. Le calcul est simple. Gain : aucun. Perte : totale. Vie : en sursis.

— On sort par où ? demande-t-elle.

Elias la dévisage. Une seconde de pure analyse. Il soupèse l'utilité de Sarah. Elle est une stratège hors pair. Elle connaît les réseaux de l'ombre de la gauche radicale, les planques, les hackers. Il a la logistique, les codes d'accès, la force brute. Séparés, ils sont des cadavres en sursis. Ensemble, ils sont une anomalie systémique.

— Par le monte-charge des cuisines. Ma voiture est blindée, mais elle ne passera pas le premier barrage de police. Ils vont boucler le quartier.

— J'ai une option, dit Sarah en se levant à son tour. Un point de chute. Mais c'est sous Paris. Très loin sous Paris.

— Le bunker de la rue de Grenelle ?

— Mieux que ça. Un vestige de la Guerre Froide que mon père utilisait pour ses "réunions de crise". Personne n'a les clés, sauf moi.

Elias esquisse un sourire qui n'a rien de rassurant.

— Alors pactisons avec le diable, Sarah. C'est toujours plus productif que de mourir avec des saints.

Ils quittent le plateau d'un pas rapide, ignorant les appels du producteur. Dans le couloir, l'ambiance a déjà basculé. Deux hommes en costume sombre, l'oreillette apparente, bloquent l'accès aux ascenseurs. Ce ne sont pas des vigiles de la chaîne. Trop droits. Trop calmes. Trop bien armés.

— Escalier de service, murmure Elias.

Ils s'engouffrent dans la cage d'escalier au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un commando d'intervention. Pas de sommations, pas de gyrophares. Une exécution propre, chirurgicale.

La descente est une chute libre contrôlée. Sarah sent son cœur cogner contre ses côtes, mais son cerveau reste froid. Elle analyse les angles, les sorties. Elias est juste derrière elle, son souffle régulier, une machine de guerre en flanelle.

Ils débouchent dans le parking souterrain. L'air est lourd de gaz d'échappement. À cinquante mètres, une berline noire attend, moteur tournant.

— C'est la tienne ? demande Sarah.

— Non. La leur.

Elias sort un Glock 17 de son holster de cheville. Un mouvement fluide, répété mille fois au stand de tir. Il ne tire pas. Il observe.

— Ils attendent qu'on monte. Une bombe thermique. Propre, efficace, aucune preuve.

— On prend la sortie de secours vers le métro, décide Sarah. La ligne 8 est à deux cents mètres. Si on atteint les tunnels, on disparaît.

Ils courent. Le bruit de leurs pas résonne sur le béton. Derrière eux, des portières claquent. La chasse est ouverte.

Pour la première fois de sa vie, Sarah Khlifa ne pense plus en termes de lutte des classes ou de justice sociale. Elle pense en termes de millisecondes et de calibre. Elle jette un regard à Elias. Il court avec une grâce sauvage, les yeux fixés sur l'issue.

Ils franchissent la porte coupe-feu et s'enfoncent dans l'obscurité des couloirs techniques de la RATP. L'odeur de poussière et d'ozone les accueille. C'est ici que la politique s'arrête. C'est ici que la survie commence.

— Pourquoi maintenant ? souffle Sarah alors qu'ils s'arrêtent un instant pour écouter les bruits de poursuite. Pourquoi nous griller tous les deux en même temps ?

Elias vérifie son chargeur.

— Parce qu'on commençait à poser les bonnes questions sur Icarus, Sarah. On cherchait la faille de l'autre, et on a trouvé la leur. Ils ne peuvent pas se permettre que l'extrême droite et la gauche radicale découvrent qu'elles sont financées par la même main.

— La main qui nous étrangle.

— Exactement. Bienvenue dans la réalité, ma chère. C'est beaucoup moins glamour que sur un plateau TV, n'est-ce pas ?

Sarah ne répond pas. Elle sort une carte magnétique usée de sa poche.

— Le bunker est à trois kilomètres de galeries d'ici. On y va. Et Elias ?

Il la regarde, le doigt sur la détente.

— Si vous essayez de me doubler, je n'attendrai pas que le Deep State s'en charge.

Elias range son arme et ajuste sa cravate, un geste d'un cynisme absolu dans cet enfer de béton.

— Je ne gaspille jamais mes ressources, Sarah. Et pour l'instant, vous êtes ma meilleure option de rendement.

Ils s'enfoncent dans le tunnel. Derrière eux, le monde qu'ils ont contribué à fracturer continue de tourner, ignorant que ses deux plus grands acteurs viennent de quitter la scène pour entrer dans la légende des ombres. Le dossier Icarus est ouvert. Et il va tout brûler.

# Chapitre 2

## Vecteur de fuite

Le premier impact pulvérise le montant gauche de l'Audi de Sarah. Un tir propre, chirurgical, silencieux. Pas de détonation, juste le sifflement de l'air déchiré et le craquement du verre sécurit qui se transforme en diamants de poussière.

— Baisse-toi, bordel !

Elias ne demande pas, il ordonne. Il a déjà saisi Sarah par la nuque, la plaquant contre le bitume graisseux du parking souterrain. Un deuxième impact s'écrase dans le béton, dix centimètres au-dessus de leurs têtes. Éclats de pierre. Poussière de silice.

— Ils sont combien ? siffle Sarah, le visage contre le sol.

— Trois tireurs. Angles croisés. C'est pas une sommation, c'est une liquidation d'actifs.

Elias analyse la situation avec la froideur d'un trader devant un krach boursier. À gauche, une berline noire aux vitres teintées bloque la rampe de sortie. À droite, deux ombres se déplacent avec une discipline militaire entre les piliers de béton. Le ratio est mauvais. La survie est une question de levier, et pour l'instant, ils n'en ont aucun.

— Ma voiture est blindée, lâche Elias en désignant sa Mercedes garée trois places plus loin. Niveau B6. Ça tiendra le temps de forcer le passage.

— Et après ? Ils ont sûrement verrouillé la rue.

— Après, on quitte la surface. Le monde d'en haut est devenu trop cher pour nous.

Elias dégaine un Glock 17 de sa veste de costume. Un geste fluide, sans hésitation. Il

ne tire pas pour tuer, il tire pour supprimer l'angle de vue. Trois détonations sèches. Les tireurs se rétractent. Une seconde de flottement. C'est tout ce qu'il lui faut.

— Cours.

Ils sprintent. Le cuir des chaussures de luxe d'Elias claque sur le ciment. Sarah suit, le souffle court, l'adrénaline remplaçant la panique par une lucidité glaciale. Ils plongent dans la Mercedes. Elias écrase le bouton de démarrage. Le V8 rugit, un son de prédateur réveillé en plein festin.

— Attache-toi. On va tester leur retour sur investissement.

Il enclenche la marche arrière. La voiture bondit, percutant un des tireurs qui tentait de contourner le véhicule. Un choc sourd. Un corps qui vole. Elias ne regarde même pas dans le rétroviseur. Il passe en première et écrase l'accélérateur vers la rampe de sortie.

À la sortie du parking, la réalité frappe plus fort que les balles. Des gyrophares bleus saturent l'obscurité de la rue. Deux fourgons de la police nationale barrent la route. Des hommes en uniforme, boucliers levés, armes épaulées.

— La police ? Sarah s'agrippe au tableau de bord. Ils sont là pour nous protéger ?

— Ne sois pas idiote, Sarah. Regarde leurs positions. Ils ne protègent rien, ils contiennent. On est les variables gênantes d'une équation qu'ils veulent résoudre par l'effacement.

Elias ne ralentit pas. Au contraire. L'aiguille du compteur grimpe. 60, 80, 100 km/h dans une ruelle étroite.

— Elias, tu vas nous tuer !

— La mort est un coût fixe, Sarah. La capture est une perte totale. Choisis ton camp.

Il vise l'espace entre les deux fourgons. Un interstice de moins de deux mètres. Le blindage de la Mercedes va prendre le choc, mais l'énergie cinétique fera le reste. Au dernier moment, il braque légèrement. Le choc est brutal. Un fracas de métal contre métal qui fait vibrer leurs os. Les airbags ne se déclenchent pas – Elias les a fait désactiver pour ce genre de scénario. La Mercedes force le passage, arrachant une portière de fourgon au passage, et déboule sur le boulevard désert.

Derrière eux, les sirènes hurlent. Elias tourne violemment à gauche, puis à droite, s'engouffrant dans le dédale des rues du 10ème arrondissement.

— On ne les sèmera pas en voiture, analyse Elias. On est tracés par satellite, par les caméras de la ville, par les puces de ce véhicule. On est des cibles lumineuses sur leur radar.

— Je sais où aller, dit Sarah, reprenant ses esprits. Près du canal. Il y a une entrée de service pour les égouts et les anciens tunnels techniques. C'est une zone grise. Pas de caméras, pas de réseau.

— Un investissement risqué. Si on s'enferme, on perd toute mobilité.

— Si on reste ici, on est morts dans dix minutes. C'est quoi ton calcul, Elias ?

Il la regarde un instant. Un regard gris, vide de toute émotion, calculant les probabilités.

— On abandonne l'actif.

Il pile net devant une bouche d'aération massive, cachée derrière des bennes à ordures de chantier. Il sort de la voiture, récupère un sac de sport sur le siège arrière et fait signe à Sarah de descendre.

— Cette voiture coûte deux cent mille euros, dit-il en jetant les clés dans le canal. C'est le prix de notre anonymat.

Sarah sort une carte magnétique de sa poche, un vestige de ses années d'activisme de terrain, quand elle organisait des blocages clandestins. Elle l'insère dans une fente dissimulée sous un boîtier électrique rouillé. Un déclic pneumatique résonne. Une grille s'entrouvre.

L'odeur les frappe immédiatement : humidité, soufre, poussière séculaire. C'est l'odeur des entrailles de Paris, là où le pouvoir n'a plus de prise parce qu'il n'y a rien à y vendre.

— Bienvenue dans le back-office, Elias.

Ils s'enfoncent dans le tunnel. Sarah referme la grille derrière eux. L'obscurité est presque totale, seulement brisée par la lampe torche tactique qu'Elias vient d'allumer. Le faisceau blanc découpe les parois de pierre calcaire et les câbles de fibre optique qui courent le long du plafond comme des veines à vif.

— On marche vers le bunker, dit Sarah. C'est à trois kilomètres d'ici.

— Trois kilomètres de vulnérabilité, corrige Elias. On est dans un goulot d'étranglement. Si ils savent pour cette entrée, on est dans un piège à rats.

— Ils ne savent pas. C'est une ligne privée, installée par une boîte de sécu qui a fait faillite en 98. Elle n'existe sur aucun plan officiel.

Ils progressent rapidement. Le silence est pesant, seulement troublé par le clapotis de l'eau saumâtre sous leurs pieds. Elias marche avec une main sur son arme, l'autre tenant la lampe. Il scanne chaque recoin, chaque ombre.

— Pourquoi toi ? demande soudain Sarah.

— Pardon ?

— Pourquoi ils veulent te liquider, toi ? Tu es leur créature. Tu as passé dix ans à construire leur récit, à polir leur image, à justifier l'injustifiable pour le compte de

ceux qui tiennent les cordons de la bourse. Tu es l'architecte, Elias. On ne tue pas l'architecte.

— On tue l'architecte quand il commence à s'intéresser aux fondations, répond-il sans ralentir. J'ai trouvé des irrégularités dans le financement du dossier Icarus. Des flux d'argent qui ne venaient pas de l'étranger, mais de l'intérieur. Des fonds d'État détournés pour financer des milices privées. J'ai posé une question de trop.

— Et la réponse a été une balle dans ton parking.

— La réponse a été la réalisation que nous sommes tous les deux des produits périmés, Sarah. Toi avec ton radicalisme de façade financé par les mêmes banques que je conseille, et moi avec mon ordre moral qui ne sert qu'à masquer un pillage organisé. On est les deux faces d'une même pièce de monnaie. Et la main qui nous tient vient de décider de nous dépenser.

Sarah s'arrête net. Elle se tourne vers lui, son visage baigné par la lumière crue de la torche.

— Tu es en train de me dire que ma révolution et ton conservatisme sont payés par le même chèque ?

— Le même compte offshore aux îles Caïmans. "Icarus", ce n'est pas un projet politique, Sarah. C'est un algorithme de contrôle social par la polarisation. On nous a payés pour qu'on se haïsse, pour que le pays se déchire, pendant qu'ils vidaient les coffres dans le silence des coulisses.

— C'est cynique. Même pour toi.

— C'est du business, Sarah. Et en business, quand un actif devient trop instable, on le liquide.

Un bruit résonne loin derrière eux dans le tunnel. Un écho métallique. Le son d'une grille qu'on force.

Elias éteint la lampe. Le noir devient absolu, oppressant.

— Ils ont trouvé l'entrée, chuchote-t-il.

— Comment ?

— Le traceur dans ta montre, peut-être ? Ou la puce RFID dans ton sac ? Ils ont des ressources illimitées, Sarah. On ne joue plus contre des politiciens. On joue contre le système d'exploitation lui-même.

Il saisit le bras de Sarah. Son contact est brûlant dans le froid du tunnel.

— On n'a plus le temps pour les débats idéologiques. Le bunker est la seule option. Si on y arrive, on a les serveurs. Si on a les serveurs, on a les noms. Et si on a les noms, on a un levier.

— Et si on n'y arrive pas ?

— Alors on sera juste deux cadavres de plus dans les égouts de Paris. Une note de bas de page dans un rapport annuel que personne ne lira jamais.

Il rallume la lampe, mais cette fois, il la pointe vers le sol, réduisant le faisceau au minimum.

— Bouge. Le temps, c'est de l'argent, et on est en train de faire faillite.

Ils reprennent leur marche forcée dans les entrailles de la ville. Derrière eux, les chasseurs approchent. Devant eux, l'inconnu d'un sanctuaire de béton. La frontière entre l'ennemi et l'allié n'est plus qu'une ligne floue tracée dans la poussière des tunnels. Dans ce monde d'ombres, la seule valeur qui reste, c'est la survie. Et le prix à payer s'annonce exorbitant.

# Chapitre 3

## Point Zéro

Le sifflement pneumatique s’acheva dans un claquement sec, une percussion de métal contre métal qui scella leur sort derrière soixante centimètres d’acier renforcé. Le silence qui suivit n’était pas une absence de bruit, mais une dévaluation brutale de leurs options. On ne sortait pas d’ici. On y était stocké, comme un actif toxique en attendant une restructuration du marché.

Elias ne lâcha pas le clavier de commande avant que les trois verrous magnétiques n’aient confirmé leur engagement sur l’écran LCD. Il se détourna, sa silhouette découpée par la lumière crue des néons qui s’éveillaient par détection de mouvement.

— Bienvenue au Point Zéro, Sarah. Dix-huit mètres carrés de béton vibré et de serveurs haut débit. Le seul endroit en Europe où ton existence n’est pas une variable ajustable pour le ministère de l’Intérieur.

Sarah ne répondit pas tout de suite. Elle inspectait le périmètre. Un lit de camp, un bloc sanitaire en inox, et ce mur de baies informatiques qui ronronnait comme un prédateur au repos. L’air était saturé d’ozone, cette odeur métallique d’électricité statique qui vous pique le fond de la gorge. Elle posa sa main sur la paroi froide.

— C’est une cellule, Elias. Ne maquille pas la réalité avec ton vocabulaire de courtier. On vient de s’enterrer vivants.

— On vient de sécuriser notre capital, corrigea-t-il en retirant sa veste de costume avec une précision chirurgicale. Dehors, on était des cibles mouvantes. Ici, on est les propriétaires de l’information. Dans ce business, celui qui détient la donnée dicte les

termes de la reddition.

Il jeta sa veste sur le lit de camp et s'approcha de la console centrale. Ses doigts couraient sur les touches avec une aisance de pianiste. Sarah le regardait faire, analysant chaque mouvement. Elias Vangelis ne perdait jamais son sang-froid. C'était sa plus grande force et son plus grand défaut : il traitait l'apocalypse comme une fusion-acquisition qui tournait mal.

— Les serveurs ? demanda-t-elle, sa voix plus rauque qu'à l'accoutumée.

— En ligne. Le miroir du dossier Icarus est en cours de décryptage. Si les algorithmes de la DGSE n'ont pas changé depuis le dernier trimestre, on aura les noms dans six heures.

Sarah s'approcha, franchissant la ligne invisible de son espace personnel. L'exiguïté du bunker rendait toute distance sociale obsolète. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, une radiation nerveuse qui contrastait avec la température glaciale de la pièce.

— Six heures pour savoir qui a signé les ordres d'exécution, murmura-t-elle. Six heures pour transformer ces fantômes en leviers politiques.

— Ou en monnaie d'échange, rétorqua Elias en se tournant vers elle. Ne joue pas les idéalistes, Sarah. Pas ici. Pas avec moi. On sait tous les deux que tu ne vas pas utiliser ces dossiers pour faire tomber le système. Tu vas les utiliser pour le racheter à bas prix.

Elle eut un sourire sans joie, un simple étirement de lèvres qui ne touchait pas ses yeux sombres.

— Tu projettes tes propres méthodes, Elias. Tout le monde n'a pas une âme cotée en bourse.

— Tout le monde a un prix, Sarah. La seule différence, c'est la devise. Toi, c'est l'influence. Moi, c'est le contrôle. Au final, le résultat comptable est le même : on veut être ceux qui tiennent le stylo quand l'histoire s'écrit.

Il s'adossa à la console, croisant les bras. La proximité était maintenant totale. Dans ce caisson pressurisé, chaque inspiration semblait volée à l'autre. L'air se raréfiait, chargé d'une tension qui n'avait plus rien de politique. C'était une électricité brute, un court-circuit entre deux pôles opposés forcés de cohabiter dans le même boîtier.

Sarah ancrâ son regard dans le gris acier de celui d'Elias. Elle cherchait la faille, l'hésitation, le signe que le prédateur avait peur. Elle ne trouva qu'une détermination glaciale, doublée d'une curiosité malsaine.

— Tu me détestes toujours autant ? demanda-t-il, sa voix descendant d'un octave.

— Plus que jamais, répondit-elle sans ciller. Tu représentes tout ce que je combats. L'arrogance du capital, le mépris des masses, la gestion du monde comme un simple tableur Excel.

— Et pourtant, tu es là. Dans mon bunker. À attendre mes résultats. On appelle ça un partenariat forcé. Ou, pour être plus précis, une fusion par absorption.

— Ne te crois pas déjà propriétaire des parts, Elias. Si je sors d'ici, je te détruirai avec les autres.

Il fit un pas de plus. L'espace entre eux n'était plus qu'une faille de quelques centimètres. Il pouvait voir le battement rapide de la carotide de Sarah, le seul traître à son masque de fer.

— Si on sort d'ici, Sarah, on sera les deux seules personnes à savoir la vérité. Ça crée

des liens plus solides qu'un contrat de mariage ou un pacte de sang. Ça s'appelle la complicité criminelle. C'est le ciment de toutes les oligarchies.

Il leva la main, hésitant un instant avant de frôler la ligne de sa mâchoire du bout des doigts. Le contact fut un choc électrique. Sarah ne recula pas. Elle ne broncha pas. Elle resta là, défiant le contact, transformant l'agression en un test de volonté.

— Tu joues à quoi ? siffla-t-elle.

— Je vérifie la solidité de mon alliée. La peur est un mauvais investissement. La haine, en revanche... la haine est un moteur puissant. Elle est prévisible. Elle est gérable.

— Je ne suis pas une de tes filiales, Elias. Tu ne me gèreras pas.

— C'est ce qu'on verra quand l'oxygène commencera à baisser et que les noms sur l'écran seront ceux de tes propres mentors. Parce qu'on sait tous les deux ce qu'il y a dans Icarus, n'est-ce pas ? Ta "gauche morale" a les mains aussi rouges que ma "droite nationale".

Sarah sentit un froid plus vif que celui du béton l'envahir. Elias marquait un point. Le dossier Icarus n'était pas une arme de précision, c'était une bombe à fragmentation. Personne n'en sortirait indemne.

— On est dans le même bateau, conclut-il en laissant sa main retomber. Ou plutôt, dans le même cercueil de luxe. Alors autant optimiser le temps qu'il nous reste avant que le monde extérieur ne décide s'il veut nous brûler ou nous adorer.

Il se détourna pour retourner aux moniteurs, rompant le charme vénéneux de leur face-à-face. Sarah resta immobile, le cœur battant contre ses côtes comme un animal en cage. Elle regarda son dos, cette carrure de prédateur qui ne semblait jamais

accuser la fatigue.

Elle réalisa alors la cruauté de leur situation. Ils étaient les deux cerveaux les plus brillants de leur génération, capables de renverser des gouvernements et de manipuler l'opinion publique d'un simple tweet, et ils étaient réduits à attendre que des barres de progression se remplissent sur un écran, coincés dans un trou à rats technologique.

Le ronronnement des serveurs monta d'un ton. Le système de refroidissement s'emballa. Sur l'écran principal, une fenêtre apparut, clignotante.

\*DECRYPTAGE : 12%\*

— On a un problème, dit soudain Elias, son ton changeant radicalement.

Sarah fut à ses côtés en une seconde.

— Quoi ?

— Le système de surveillance externe. Les capteurs de pression dans le tunnel d'accès viennent de s'activer. On n'est pas seuls.

— Tu as dit que cet endroit était indétectable.

— Rien n'est indétectable pour ceux qui ont écrit le code source, Sarah. Ils ne cherchent pas à entrer. Ils savent qu'ils ne peuvent pas forcer la porte.

— Alors ils font quoi ?

Elias fixa l'écran avec une lucidité terrifiante.

— Ils injectent du gaz halon par les conduits de ventilation. Ils ne veulent pas les

données. Ils veulent liquider l'actif avant qu'il ne soit transféré.

Sarah regarda la grille d'aération au plafond. Un léger sifflement, presque imperceptible, commençait à se faire entendre. Le piège n'était pas le bunker. Le piège était leur propre certitude d'être en sécurité.

— Combien de temps ? demanda-t-elle, reprenant immédiatement son rôle de stratège de crise.

— Avant l'asphyxie ? Dix minutes. Avant que les serveurs ne s'éteignent par sécurité thermique ? Sept minutes.

Elias la regarda. Pour la première fois, elle vit une lueur d'admiration dans ses yeux gris.

— C'est le moment de vérité, Sarah. On pactise pour de bon, ou on meurt avec nos convictions.

Elle saisit le clavier, ses doigts survolant les touches à côté des siens.

— On ne pactise pas, Elias. On fusionne. Lance le protocole de transfert forcé. Je m'occupe de dériver le flux d'air.

— Et pour le gaz ?

— On retient notre respiration. Le premier qui lâche a perdu.

Elias esquissa un sourire carnassier. Le jeu venait de monter en gamme. Les enjeux étaient désormais simples : la vie, la mort, et le contrôle total des décombres. Dans l'air saturé de poison, ils commencèrent à taper, à l'unisson, deux prédateurs unis par la nécessité, deux ennemis jurés en train d'écrire leur premier et dernier acte de

collaboration.

Le compte à rebours était lancé. Le Point Zéro n'était plus un refuge. C'était un champ de bataille de dix-huit mètres carrés.

# Chapitre 4

## Déni plausible

L'écran CRT crachote une lumière verdâtre qui transforme le visage de Sarah en masque de spectre. Ses doigts martèlent le clavier mécanique avec une précision de métronome. Chaque clic est une décharge d'adrénaline dans l'air raréfié du bunker. À côté d'elle, Elias ne bouge pas. Il est une statue de marbre dans un costume à trois pièces qui commence à peser une tonne. Il ne regarde pas l'écran. Il regarde la porte blindée, là où le gaz commence à siffler, un murmure de mort invisible.

— La sécurité thermique est bypassée, lâche Sarah. Je suis dans le noyau.

— Temps restant ?

— Trois minutes avant que l'oxygène ne devienne un luxe. Cinq avant que tes poumons ne se transforment en éponge.

Elias consulte sa montre. Une Patek Philippe. Le temps est la seule monnaie qu'il ne peut pas dévaluer.

— Le protocole Icarus n'est pas un dossier, Sarah. C'est un grand livre de comptes. Cherche les entrées de fonds occultes liées à la DGSE.

— Je sais ce que je cherche, Elias. Garde tes conseils pour tes stagiaires de l'ENA.

Elle force l'entrée. Le pare-feu de l'État s'effondre. Ce n'est pas une explosion, c'est une reddition. Des colonnes de chiffres et de noms défilent. Le capitalisme de connivence dans sa forme la plus pure. Des contrats d'armement, des commissions

sur le cobalt africain, et des lignes de crédit ouvertes pour des fantômes.

Puis, le dossier apparaît. \*ICARUS\_FINAL\_DISPOSAL\*.

Sarah s'arrête. Son curseur tremble d'un millimètre. Elias se penche, brisant sa distance de sécurité. L'odeur de la sueur et du métal froid remplace celle du parfum coûteux.

— Ouvre-le, ordonne-t-il.

Le fichier s'affiche. Ce n'est pas une liste de cibles. C'est un compte-rendu de réunion. Date : 14 mai. Lieu : Une discrétion absolue.

Sarah lit la première ligne à voix haute, sa voix n'est plus qu'un fil de fer barbelé.

— « Élimination des vecteurs d'instabilité. Sujets : Khlifa, S. et Vangelis, E. »

Elle descend. Les noms des commanditaires apparaissent en gras, comme une sentence.

— Langevin, souffle-t-elle.

Son mentor. L'homme qui lui avait appris que la politique était une guerre de tranchées où la morale était le premier cadavre. Il l'avait portée, financée, sculptée pour en faire la passionaria de la gauche radicale.

— Et Vaucan pour moi, ajoute Elias. Son ton est plat, chirurgical. Le pragmatisme à l'état pur, même face à sa propre exécution.

— Ils nous ont vendus, Elias. Ton patron et le mien. Ils ont signé le pacte sur notre dos.

— C'est une fusion-acquisition, Sarah. Ils ont liquidé les actifs toxiques pour sauver la maison-mère. Nous sommes les actifs toxiques. Trop bruyants. Trop incontrôlables. On servait de paratonnerres, mais l'orage est devenu trop violent.

Sarah frappe le bureau du poing. La douleur physique est une diversion bienvenue.

— On a passé dix ans à se haïr pour leur compte. On a polarisé le pays, on a monté les gens les uns contre les autres pendant qu'ils se partageaient les dividendes du chaos. Tout ça pour finir dans un trou à rats sous Paris.

Elias se redresse. Il ajuste sa cravate. Un geste absurde. Un réflexe de prédateur qui veut mourir avec élégance.

— Ne sois pas sentimentale. C'est une erreur de débutante. On n'a pas été trahis, on a été amortis. La question n'est plus de savoir pourquoi, mais combien on peut leur faire payer le rachat de nos parts.

— Tu parles de vengeance ?

— Je parle de levier. Regarde la colonne de droite.

Sarah fait défiler le document. Sous leurs noms, il y a une série de codes de transfert. Des millions d'euros évaporés vers des comptes offshore au Panama et aux îles Caïmans. Mais ce n'est pas l'argent qui compte. C'est la destination finale des fonds : une société écran appartenant à un conglomérat de défense étranger.

— Ils n'ont pas seulement ordonné nos morts, analyse Elias. Ils ont vendu les codes d'accès au réseau de surveillance national à une puissance tierce pour financer leur prochaine campagne électorale. C'est de la haute trahison. Pas de la politique. De la liquidation judiciaire de souveraineté.

L'air devient lourd. Sarah sent une pression sur ses tempes. Ses poumons réclament de l'air pur, mais elle ne leur offre que du poison.

— Si on sort d'ici avec ça, ils tombent tous, dit-elle.

— Si on sort d'ici, on est des cadavres en sursis. Le système ne pardonne pas à ceux qui lisent ses secrets de polichinelle.

— Alors on fait quoi ? On attend que le gaz finisse le travail ?

Elias pose sa main sur l'épaule de Sarah. C'est la première fois qu'il la touche. Le contact est électrique, brutal. Ce n'est pas une caresse, c'est une prise de possession.

— On change les règles du marché. On ne va pas publier ces dossiers. On va les mettre aux enchères.

Sarah se tourne vers lui, ses yeux noirs injectés de sang.

— Tu veux monnayer notre survie avec les types qui ont voulu nous tuer ?

— Je veux les tenir par les couilles jusqu'à ce qu'ils nous supplient de les achever. On a les preuves de la trahison de Langevin et Vaucan. On a les flux financiers. On a tout ce qu'il faut pour déclencher une guerre civile ou un krach boursier.

Il se rapproche encore. Son souffle est court. L'asphyxie commence à brouiller les pistes de la raison.

— On fusionne, Sarah. Pour de vrai. Ta base militante, mon réseau d'influence. Ton idéologie de façade, mon pragmatisme de l'ombre. On devient le troisième bloc. Celui qu'ils n'ont pas vu venir parce qu'ils étaient trop occupés à nous regarder nous

entre-déchirer.

Sarah regarde l'écran, puis Elias. Elle voit le monstre qu'il est. Elle voit le monstre qu'elle est devenue. Ils sont les deux faces d'une même pièce corrompue.

— Ils vont envoyer une équipe de nettoyage dès que le gaz se dissipera, prévient-elle.

— Alors on doit s'assurer qu'ils trouvent deux corps. Ou du moins, l'illusion de deux corps.

Elle comprend. Le déni plausible. La base de toute opération noire.

— J'ai besoin d'un accès au serveur de maintenance, dit-elle, ses doigts reprenant leur danse macabre sur le clavier. Je peux simuler une explosion de la conduite de gaz. Une surpression thermique. Le bunker sera scellé pour quarante-huit heures par protocole de décontamination.

— Et nous ?

— Il y a un conduit d'évacuation des déchets. C'est étroit, c'est sale, et ça débouche dans les catacombes.

Elias esquisse un sourire qui n'a rien d'humain.

— La saleté ne m'a jamais dérangé, pourvu qu'elle mène au pouvoir.

Sarah valide la commande. Un message d'alerte rouge clignote sur l'écran :

**\*SURCHARGE THERMIQUE IMMINENTE\***.

— On a soixante secondes, Elias.

— C’est plus qu’il n’en faut pour sceller un pacte.

Il la saisit par la nuque, l’attirant vers lui avec une violence contenue. Ce n’est pas un baiser de cinéma. C’est un choc de mâchoires, une lutte pour l’oxygène, un échange de fluides dans une atmosphère de fin du monde. C’est toxique, désespéré, et absolument nécessaire. Ils se détestent avec une pureté que l’amour ne connaîtra jamais.

Le bunker tremble. Une alarme stridente déchire le silence.

— Allez, grogne Sarah en se dégageant, le goût du sang d’Elias sur ses lèvres. On va leur montrer ce qui se passe quand on essaie de liquider des actifs qui ont encore de la valeur.

Ils se jettent vers la trappe de service au moment où la première détonation sourde secoue les murs de béton. La lumière s’éteint. Dans l’obscurité totale, il ne reste que le bruit de leurs respirations saccadées et la certitude que demain, la France se réveillera avec deux fantômes à sa gorge.

Le dossier Icarus est copié sur une clé cryptée que Sarah serre contre son cœur comme un talisman. Elias, lui, ne serre rien. Il a déjà l’esprit ailleurs, calculant déjà le prix du silence, le coût de la trahison et le profit de la prochaine guerre.

Le gaz s’engouffre dans la pièce vide. Le terminal fond sous la chaleur. Les preuves physiques disparaissent.

Le jeu ne fait que commencer. Et cette fois, les pions ont décidé de manger les rois.

# Chapitre 5

## Friction de surface

Douze mètres carrés de béton banché et d'air recyclé. C'est le prix de la survie. À ce tarif-là, l'intimité n'est pas une option, c'est une nuisance collatérale. Sarah est assise sur le bord de la couchette inférieure, les coudes sur les genoux, observant Elias qui déshabille son arme avec une précision de mécanicien horloger. Le silence dans le bunker n'est pas un vide, c'est une masse solide qui pèse sur les tympans.

— Tu devrais arrêter de me fixer, Sarah. Ça trahit un manque de contrôle.

Elias ne lève pas les yeux. Sa voix est un scalpel, calme et sans aspérité. Il nettoie la culasse de son Sig Sauer avec un morceau de tissu blanc qui reste impeccablement propre. Tout chez lui est une question de maintenance préventive.

— Je ne te fixe pas, Elias. J'étudie l'anomalie. Un type qui prétend défendre la France éternelle mais qui porte une montre suisse à dix briques et dont le nom de famille sonne comme un holding basé au Luxembourg. Vangelis. C'est quoi, ton vrai levier ? Le patriotisme ou le rendement ?

Elias s'arrête. Il lève enfin les yeux. Le gris de ses iris est celui d'un ciel industriel avant la pluie.

— Le patriotisme est un produit émotionnel pour les masses, Sarah. Je ne vends pas le produit, je gère la logistique de la marque. Mon nom ? Une construction. Comme ton radicalisme de façade. On sait tous les deux que ton père possède la moitié des immeubles du 16e. Ton mépris pour le capital, c'est juste une crise d'adolescence qui a mal tourné et qui coûte très cher au contribuable.

Sarah se lève. L'espace est si restreint que ses genoux frôlent ceux d'Elias. Elle sent la chaleur qui émane de lui, une chaleur sèche, presque artificielle.

— Mon père est un prédateur, je suis l'anticorps. C'est une question d'équilibre systémique. Mais toi ? Tu n'es qu'un mercenaire en costume trois-pièces. Tu sers qui, au juste ? Les intérêts de la nation ou le carnet de chèques de ceux qui veulent la démanteler ?

— Je sers l'ordre, répond-il en se levant à son tour.

Il la surplombe d'une tête. La proximité devient une agression. Sarah peut compter les battements de la carotide d'Elias. C'est lent. Trop lent pour un homme traqué par des escadrons de la mort. Elle sent l'odeur de son parfum — quelque chose de boisé, de froid, qui coûte le salaire annuel d'un ouvrier. C'est une insulte olfactive dans ce trou à rats.

— L'ordre, c'est l'excuse des tyrans qui ont peur du vide, crache-t-elle. Tu es terrifié par le chaos parce que dans le chaos, tes algorithmes de manipulation ne valent plus rien. Tu ne peux pas coter l'imprévisible en bourse.

Elias réduit l'écart. Il n'y a plus de place pour l'idéologie, seulement pour la physique. Il pose une main sur le mur, juste au-dessus de l'épaule de Sarah, l'enfermant dans son périmètre.

— Le chaos, c'est ton fonds de commerce, Sarah. Tu excites la rue, tu souffles sur les braises, et quand tout brûle, tu te sens exister. Mais regarde-toi. On est enfermés dans une boîte de conserve, le dossier Icarus est la seule chose qui nous empêche de finir avec une balle dans la nuque, et tu essaies encore de marquer des points de rhétorique. Tu es en manque de public ?

— Je n’ai pas besoin de public pour savoir que tu me dégoûtes.

— Ce n’est pas du dégoût.

Sa voix a baissé d’un octave. Elle est devenue une vibration basse qui résonne dans la cage thoracique de Sarah. Elias incline légèrement la tête. Ses yeux scannent le visage de Sarah avec une efficacité clinique, s’arrêtant sur la cicatrice minuscule à la commissure de ses lèvres, puis sur la tension de sa mâchoire.

— C’est de la reconnaissance, continue-t-il. On est de la même espèce. Les éboueurs du pouvoir. On nettoie la merde des autres pour s’assurer que le système ne s’effondre pas totalement. Tu joues la gauche, je joue la droite, mais on parle la même langue : celle de l’influence. Celle du coût d’opportunité.

Sarah sent son souffle sur sa peau. C’est une friction électrique. Elle devrait le frapper, ou reculer, mais le bunker est un piège qui ne permet aucune fuite. Elle déteste la façon dont son propre corps réagit à cette proximité. Son sang bat plus vite. Ce n’est pas de la peur. C’est une poussée d’adrénaline pure, un instinct de survie qui se trompe de cible.

— On n’est pas les mêmes, Elias. Moi, j’ai une limite. Toi, tu es prêt à tout liquider pour rester dans la partie.

— Ma limite, c’est l’efficacité. Et en ce moment, l’efficacité commande que nous arrêtons de nous comporter comme deux chiens de faïence.

Il rapproche son visage du sien. Quelques centimètres. Elle peut voir les pores de sa peau, la précision chirurgicale de son rasage. Il n’y a aucune douceur dans son regard, seulement une curiosité prédatrice. C’est une analyse de marché en temps réel. Il évalue le risque, le bénéfice, la perte potentielle.

— Qu'est-ce que tu fais, Vangelis ? Tu tentes une fusion-acquisition ?

— Je vérifie la solidité de mes actifs.

Sa main quitte le mur pour venir saisir le menton de Sarah. Ses doigts sont froids, mais sa poigne est de fer. C'est une prise de possession, un rapport de force qui bascule de la politique à l'anatomie. Sarah ne cille pas. Elle soutient le regard, ses pupilles dilatées par l'obscurité et l'excitation du danger.

— Tu es une machine, Elias. Il n'y a rien derrière le costume. Juste des lignes de code et de la stratégie.

— Et toi, tu es un incendie qui cherche un combustible.

L'air devient rare. La ventilation ronronne, un bruit de fond qui accentue l'isolement. Elias réduit la distance finale. Ce n'est pas un baiser, c'est une collision. Leurs lèvres se rencontrent avec la violence de deux plaques tectoniques. Il n'y a aucune tendresse, seulement une faim brute, une volonté de domination mutuelle. C'est une négociation musclée où chaque souffle est un levier.

Sarah enfonce ses ongles dans les revers de la veste d'Elias, le tirant vers elle comme si elle voulait l'étouffer ou le dévorer. Il répond avec une brutalité contrôlée, ses mains descendant vers sa taille, la pressant contre le béton froid du mur. Le contraste entre la chaleur des corps et la froideur de la cellule est insupportable.

Ils s'écartent brusquement, essoufflés, les yeux brillants d'une haine renouvelée et d'un désir toxique.

— Analyse de la transaction ? demande Sarah, la voix rauque, en essuyant une trace de sang sur sa lèvre.

Elias réajuste sa cravate d'un geste machinal, son visage reprenant instantanément son masque d'impassibilité aristocratique. Seul le rythme saccadé de sa respiration trahit l'impact.

— Volatile, répond-il. Risque élevé. Mais le rendement potentiel justifie l'investissement.

Il ramasse son arme sur la couchette et la remonte en un clic sec. Le métal contre le métal. Le son de la réalité qui reprend ses droits.

— On a deux heures avant que le prochain cycle de purge de l'air ne commence, dit-il en consultant sa montre. On ferait mieux de finir de décrypter la section trois du dossier Icarus. Si on ne trouve pas le nom du commanditaire avant l'aube, notre valeur sur le marché va tomber à zéro. Et tu sais ce qu'on fait des actifs toxiques, Sarah.

— On les élimine, conclut-elle en se rasant devant le terminal, les doigts tremblants sur le clavier.

Elle tape les premières lignes de code. Elias se tient derrière elle, une main posée sur le dossier de sa chaise, une présence lourde, inévitable. Ils ne sont pas des alliés. Ils ne sont pas des amants. Ils sont deux prédateurs coincés dans la même cage, attendant le moment où l'autre fera une erreur de calcul.

Le curseur clignote sur l'écran noir. Vert sur noir. Le prix du sang.

— Elias ?

— Oui.

— Si on s'en sort, je te détruirai quand même.

Il esquisse un sourire qui ne monte pas jusqu'à ses yeux.

— Je n'en attends pas moins de toi. C'est ce qui fait ta valeur.

Le bunker tremble à nouveau. Une vibration lointaine, souterraine. Le monde extérieur essaie d'entrer. À l'intérieur, la guerre a déjà changé de visage. Elle n'est plus sur les plateaux télé ou dans les urnes. Elle est ici, dans la sueur et le code, dans la friction de deux ambitions qui refusent de s'éteindre.

Sarah valide la commande. Les données commencent à défiler. Des noms, des chiffres, des transactions occultes. Le dossier Icarus s'ouvre enfin, révélant les entrailles d'une République qui a vendu son âme pour quelques points de croissance.

— Regarde ça, murmure Sarah.

Elias se penche, son épaule pressée contre la sienne. Ils ne font plus qu'un seul bloc face à l'écran. La haine est toujours là, intacte, mais elle est devenue un moteur. Une énergie cinétique qui les propulse vers l'abîme.

— C'est pire que ce que je pensais, dit Elias.

— C'est magnifique, répond Sarah avec un cynisme parfait. On va pouvoir faire sauter la banque.

# Chapitre 6

## Code source

Le curseur clignote comme une impulsion cardiaque sur l'écran de contrôle. Vert acide sur fond noir. Sarah ne quitte pas la console des yeux. Ses doigts martèlent le clavier mécanique avec une précision chirurgicale, une cadence de métronome sous amphétamines. À sa droite, Elias est une présence pesante, une masse d'assurance froide qui irradie une odeur de tabac froid et de parfum de luxe malmené par l'enfermement.

— Le protocole de chiffrement est une boucle récursive, lâche Elias. Ils ont utilisé une clé AES-256 doublée d'un algorithme de type « Honey Encryption ». Si tu tapes le mauvais code, tu génères une fausse base de données crédible. On perdra des semaines à analyser du vent.

Sarah ne tourne pas la tête. Elle déteste qu'il ait raison. Elle déteste encore plus la façon dont il anticipe les pièges du système.

— Je ne tape pas de code, Elias. Je sature le tampon d'entrée pour forcer une erreur de segmentation. On ne rentre pas par la porte, on fait s'effondrer le mur.

— Brutal. Peu élégant. Très à ton image.

— L'élégance est un luxe de perdant. On n'a pas le temps pour les fioritures.

Une ligne de commande s'affiche en rouge. \*Access Denied\*. Sarah jure entre ses dents. La sueur perle à la racine de ses cheveux courts. L'air du bunker devient raréfié, chargé d'ozone et de la tension électrique qui crépite entre eux. Elias se

penche davantage. Son bras frôle celui de Sarah. Elle ne recule pas. Au contraire, elle s'appuie contre cette chaleur inattendue, utilisant la solidité de son rival comme un ancrage.

— Regarde la ligne 402, murmure-t-il. Là. Le décalage de bits. Ce n'est pas une erreur, c'est une signature.

Sarah plisse les yeux. Il a vu la faille avant elle. Une micro-seconde d'avance. C'est ce qui définit Elias Vangelis : cette capacité à repérer la fissure dans le marbre avant que le premier coup de burin ne soit porté.

— C'est une porte dérobée, reconnaît-elle, la voix rauque. Installée par le développeur original. Pour son propre compte.

— Tout le monde a un prix, Sarah. Même les architectes de l'ombre. Exploite-la.

Elle tape une série de commandes. Le système gémit. Sur l'écran, les dossiers commencent à se débiller. Des gigaoctets de corruption pure. Le projet Icarus n'est pas une simple liste de pots-de-vin. C'est un inventaire de fin du monde.

— Dossier « Alpha-Sept », lit Sarah à voix haute. Transferts de fonds vers des sociétés écrans aux îles Caïmans. Bénéficiaires : trois ministres en exercice, deux chefs d'état-major, et le patron du premier groupe de BTP français.

— Continue de creuser. L'argent n'est que le symptôme. Je veux voir la maladie.

Elle clique sur un sous-répertoire protégé par un triple verrouillage. Ses doigts tremblent légèrement. L'excitation intellectuelle est une drogue dure. Elle sent le souffle d'Elias sur sa nuque. Il ne regarde plus l'écran, il la regarde elle. Il observe la prédatrice à l'œuvre, la manière dont elle dépece la République avec une jouissance froide.

— On y est, souffle-t-elle. « Protocole de Neutralisation ».

La liste apparaît. Des noms. Des dates. Des causes de décès officielles : accident de la route, crise cardiaque, suicide par défenestration. Et à côté, le coût réel. Le prix d'une vie pour maintenir le statu quo.

— Ton camp est dedans, Elias, dit-elle avec un sourire carnassier. Ton mentor, le grand défenseur de la patrie. Il a validé l'exécution d'un syndicaliste en 2018.

— Et le tien a financé sa campagne avec l'argent des milices libyennes, rétorque-t-il sans ciller. Nous sommes dans la même fosse, Sarah. La seule différence, c'est que moi, je n'ai jamais prétendu que l'odeur me dérangeait.

Il pose sa main sur la sienne, arrêtant son mouvement sur la souris. Le contact est électrique, une décharge qui remonte le long de son bras. Elle devrait le repousser. Elle devrait lui cracher son mépris à la figure. Mais l'adrénaline du décryptage a brisé ses barrières. Ils sont les deux seuls êtres humains au monde à posséder cette vérité. Cela crée un lien plus fort que n'importe quelle idéologie. Une complicité de monstres.

— Qu'est-ce qu'on fait de ça ? demande-t-elle. Si on le balance, le pays brûle.

— Si on le balance, on meurt dans l'heure, corrige Elias. L'information n'est pas une arme si tu tires toutes tes munitions d'un coup. C'est un levier. On ne détruit pas le système, on s'en rend maître.

— Tu veux faire chanter l'État ?

— Je veux qu'ils aient peur de nous plus qu'ils ne craignent la vérité.

Sarah se tourne vers lui. Leurs visages sont à quelques centimètres. Elle voit le gris acier de ses yeux, une couleur de lame de rasoir. Elle voit la fatigue, mais aussi une faim dévorante. Ce n'est plus de la politique. C'est de la survie à l'état brut.

— Tu es une ordure, Elias.

— Et toi, tu es en train de calculer ton pourcentage de commission sur notre survie. Ne joue pas les saintes. Ton intelligence est trop vaste pour ce costume de militante de base.

Il resserre sa prise sur sa main. La domination n'est plus informatique. Elle est physique. Sarah sent son propre cœur cogner contre ses côtes. Elle déteste sa propre réaction, ce frisson de soumission qui lutte avec son instinct de révolte. Elle est une stratège de fer, mais il est l'architecte de sa propre chute.

— On va les briser, dit-elle, la voix étranglée.

— On va faire mieux que ça. On va les remplacer.

Elias réduit l'espace entre eux. L'air est saturé de la chaleur des serveurs qui tournent à plein régime, traitant les données volées, traitant leur destin. Sarah ne recule pas. Elle saisit le revers de sa veste de costume, le tissu coûteux se froissant sous ses doigts nerveux. C'est un geste d'agression, une tentative de reprendre le contrôle, mais cela se transforme en une invitation brutale.

— Si on sort d'ici, je te détruirai, murmure-t-elle contre ses lèvres.

— Si on sort d'ici, tu n'auras plus jamais envie de me quitter. Parce que je suis le seul à savoir qui tu es vraiment.

Le baiser est une collision. Pas de tendresse, pas de préliminaires. C'est un échange

de pouvoir, une négociation musclée où chaque souffle est une concession. Ses mains à lui s'égarèrent dans ses cheveux courts, la forçant à basculer la tête en arrière, tandis qu'elle s'agrippe à lui comme à une bouée de sauvetage dans un océan de goudron.

Derrière eux, l'écran continue de défiler. Des noms, des crimes, des millions d'euros. Le monde extérieur s'effondre, les structures du pouvoir vacillent, mais dans le bunker, le seul ordre qui compte est celui de la chair et de la nécessité.

Sarah sent la table de métal froid contre ses reins alors qu'il la soulève. Les dossiers Icarus sont oubliés pour un instant. La data est stockée, le levier est prêt. Mais pour l'instant, la seule monnaie d'échange est cette friction sauvage, ce besoin de posséder l'autre pour s'assurer qu'il ne vous trahira pas.

— Dis-le, ordonne Elias entre deux souffles courts. Dis que tu as besoin de ce dossier. Dis que tu as besoin de moi.

— Je n'ai besoin de rien, halète-t-elle, ses yeux noirs lançant des éclairs. Je prends ce qui me revient.

Elle le tire à elle, ses jambes s'enroulant autour de sa taille avec une force athlétique. C'est une lutte, une parodie d'étreinte où chacun cherche la faille, le point de rupture. Ils sont deux prédateurs enfermés dans une cage trop petite, et la seule façon de ne pas s'entre-tuer est de se fondre l'un dans l'autre.

Le bunker tremble à nouveau. Une explosion, plus proche cette fois. Le plafond laisse échapper une fine poussière de béton qui vient se poser sur leurs corps en mouvement. Ils s'en moquent. Si le monde doit finir ici, sous des tonnes de terre et de secrets d'État, ils finiront dans cette union toxique, les mains pleines de sang et de codes sources.

Sarah griffe le dos d'Elias, cherchant à marquer son territoire, à laisser une trace

indélébile sur cet homme qui a passé sa vie à effacer les siennes. Il répond par une morsure à l'épaule, un sceau de propriété qu'elle accepte avec un gémissement qui ressemble à un cri de guerre.

L'écran s'éteint brusquement. Mise en veille automatique. Le silence retombe sur la pièce, seulement troublé par leurs respirations erratiques. Dans l'obscurité, les dossiers Icarus attendent leur heure. La République est à vendre, et ils viennent de signer le premier acompte.

Elias se dégage lentement, réajustant sa chemise avec une dignité retrouvée qui insupporte Sarah. Elle reste assise sur la console, les jambes ballantes, le regard fixe.

— On a les codes, dit-il, sa voix ayant retrouvé son timbre de velours glacé. On a les noms. Maintenant, on attend qu'ils frappent à la porte.

Sarah ramasse sa montre d'homme au sol et la remet à son poignet. Le mécanisme tourne. Tic-tac. Le compte à rebours a commencé.

— Ils ne frapperont pas, Elias. Ils vont essayer de tout raser.

— Alors on s'assurera que le premier détonateur soit le nôtre.

Il lui tend la main pour l'aider à descendre. Elle la regarde un instant, hésitante, avant de la saisir. Ce n'est pas un pacte de paix. C'est une alliance de circonstance entre deux personnes qui savent que, dans le monde qui vient, la morale est une erreur de calcul.

Le serveur émet un bip sonore. Le transfert est terminé. La bombe numérique est armée.

— Bienvenue dans le nouveau monde, Sarah.

Elle ne répond pas. Elle regarde la porte blindée. Elle sait que la suite ne sera que sang et cendres. Et pour la première fois de sa vie, elle n'a pas peur. Elle a faim.

# Chapitre 7

## Réaction chimique

Le ronronnement des serveurs s'est arrêté net. Un silence de morgue a envahi le bunker, plus lourd que les trois cents tonnes de béton au-dessus de leurs têtes. Puis, le clic sec des relais qui lâchent. L'obscurité n'est pas tombée, elle a frappé. Une masse opaque, totale, étouffante.

— Elias ?

La voix de Sarah est un fil d'acier. Pas de panique. Juste une évaluation des risques.

— Je suis là. Ne bouge pas.

Le timbre d'Elias est bas, localisé à deux mètres sur sa droite. Sarah sent l'adrénaline saturer son sang. Dans le noir, le cerveau recalibre tout. Les distances deviennent des variables incertaines. Le bunker, censé être leur coffre-fort, vient de se transformer en cercueil scellé.

— Les générateurs de secours auraient dû prendre le relais en trois secondes, analyse Sarah. S'ils ne l'ont pas fait, c'est une coupure logicielle. Ils ont bypassé l'automate.

— Ou ils ont injecté un virus dans le circuit de distribution, répond Elias. Ils ne veulent pas nous sortir de là. Ils veulent nous figer. Une cible immobile est plus facile à traiter.

Un froissement de tissu. Elias se déplace. Sarah pivote, le dos contre la console froide du serveur. Elle ne voit rien, mais elle l'entend. Sa respiration est régulière, trop

régulière. Un prédateur qui connaît son terrain.

— On a les dossiers, Elias. On a le levier. S'ils nous tuent maintenant, les données partent sur le cloud de l'Associated Press dans dix minutes. C'est un "Dead Man's Switch". Ils le savent.

— Ils parient sur le fait qu'on n'aura pas le temps d'appuyer sur "Entrée". Le noir, c'est pour nous désorienter. Pour nous forcer à l'erreur.

Soudain, un bruit de métal contre métal. Sarah tend le bras, cherche un point d'appui, rencontre une épaule. Le contact est électrique. Elle retire sa main comme si elle s'était brûlée.

— Ne me touche pas, siffle-t-elle.

— C'est toi qui m'as cherché, Sarah. Réflexe de survie ? Ou besoin de te rassurer sur l'existence de la matière ?

— Ferme-la. Trouve une lampe.

— Le système de sécurité a verrouillé les armoires. Sans courant, on est à l'âge de pierre avec des processeurs à un milliard de dollars autour de nous. Ironique, non ?

Elle entend ses pas se rapprocher. Elias n'utilise pas ses mains pour tâtonner. Il avance à l'instinct, guidé par une cartographie mentale qu'il a mémorisée dès leur entrée. Sarah, elle, sent l'espace se contracter. Le manque de lumière exacerbe l'odeur de l'ozone, du métal chauffé, et ce parfum boisé, froid, que dégage Elias.

— Tu es trop près, Elias.

— Dans ce périmètre, la notion de distance est un luxe qu'on n'a plus.

Il est juste devant elle. Elle devine sa silhouette, une ombre plus dense que le noir environnant. La tension entre eux n'est plus idéologique. Elle est physique, brute, une équation de pression atmosphérique.

— Tu penses qu'on va s'en sortir, n'est-ce pas ? demande-t-elle, sa voix trahissant une infime fêlure. Tu penses toujours que ton nom et ton carnet d'adresses te sauveront.

— Je pense que le pouvoir ne tolère pas le vide. Et en ce moment, nous sommes le seul plein dans cette pièce.

Il pose une main sur le mur, juste à côté de sa tête. Sarah sent la chaleur de son corps. C'est une agression territoriale. Elle devrait le repousser, le frapper, utiliser ses années de self-defense apprises dans les manifs qui tournent mal. Mais ses muscles sont pétrifiés.

— Tu me détestes, Sarah. Parce que je suis tout ce que tu prétends vouloir détruire. L'ordre, l'argent, l'arrogance du sang.

— Je te méprise, Elias. C'est différent. Le mépris est un calcul. La haine est une émotion. Je ne gaspille pas d'émotions sur toi.

— Menteuse.

Le mot est lâché comme une sentence. Elias réduit l'espace. Sa poitrine frôle celle de Sarah. L'air devient rare. C'est une collision de particules dans un accélérateur. Deux pôles opposés forcés de cohabiter dans un espace clos.

— Ton radicalisme est une armure, continue-t-il, sa voix tout près de son oreille. Mais ici, il n'y a pas de public. Pas de caméras. Pas de militants à convaincre. Il n'y a que toi. Et moi. Et le fait que nous allons peut-être mourir asphyxiés dans une heure. Quel

est le retour sur investissement de ta vertu, là, tout de suite ?

Sarah réagit. Elle le saisit par le revers de sa veste, le secoue.

— Tu crois que c'est le moment pour tes jeux psychologiques de merde ? On est en train de perdre le contrôle !

— On n'a jamais eu le contrôle, Sarah. On n'a que des illusions de pouvoir. La seule chose réelle, c'est ce qui se passe quand on enlève le décor.

Elle le pousse, mais il ne recule pas. Au contraire, il s'ancre. Ses mains s'emparent de ses poignets. La prise est ferme, sans être douloureuse. Un rapport de force pur.

— Lâche-moi, Elias.

— Pourquoi ? Tu as peur de ce qui va arriver si je ne le fais pas ? Ou tu as peur de ce que tu vas faire si je reste ?

L'obscurité agit comme un sérum de vérité. Les barrières sociales, les étiquettes politiques, les années de joutes oratoires sur les plateaux TV, tout cela s'effondre. Il ne reste que deux prédateurs dans une cage.

Sarah tire sur ses bras, mais Elias la plaque contre la paroi froide. Le choc lui coupe le souffle. Elle sent son souffle à lui, court, saccadé. C'est une guerre de positions.

— On ne pactise pas, Elias. C'est ce qu'on s'est dit.

— On ne pactise pas. On fusionne. C'est une acquisition hostile.

Il l'embrasse. Ce n'est pas une invitation, c'est une effraction. C'est brutal, chargé d'une violence contenue depuis des mois de haine médiatique. Sarah répond avec la

même rage. Elle mord, elle griffe, elle cherche à dominer autant qu'à être dominée. C'est une transaction sauvage où chacun cherche à prendre tout ce que l'autre possède.

Leurs corps s'entrechoquent avec la précision de deux machines de guerre. Il n'y a aucune tendresse, seulement une nécessité biologique, une décharge de tension accumulée. Le bunker n'est plus une prison, c'est un ring.

Elias glisse une main dans les cheveux courts de Sarah, tirant sa tête en arrière pour exposer sa gorge. Elle laisse échapper un gémissement qui ressemble à un cri de guerre. Chaque contact est une perte de données, un crash système volontaire. Ils s'arrachent des morceaux de certitude.

— Tu es... une ordure, souffle-t-elle entre deux baisers qui goûtent le fer.

— Et toi, tu es... exactement là où tu voulais être.

Il la soulève, elle enroule ses jambes autour de sa taille, ses ongles s'enfonçant dans le tissu coûteux de sa chemise. Ils s'écrasent contre la console des serveurs. Un écran s'allume soudain, une lumière bleue, crue, fantomatique. Le système redémarre.

Le contraste est violent. La lumière révèle le chaos. Les vêtements froissés, les visages marqués par une intensité qui confine à la folie. Ils se regardent, les yeux dilatés, comme s'ils se voyaient pour la première fois sans leurs masques de combat.

Le ronronnement des serveurs reprend. Le transfert de données affiche 98%.

Elias la repose au sol. Il ajuste sa veste d'un geste machinal, ses doigts tremblant à peine. Sarah lisse ses cheveux, son regard noir retrouvant sa froideur tactique. L'électricité dans l'air est toujours là, mais elle est canalisée, remise sous haute tension.

— Le système est de retour, dit Elias, sa voix redevenue un instrument de précision.

— Ils ont échoué, répond Sarah. Ils n'ont pas réussi à nous briser.

— Ils nous ont juste forcés à accélérer le processus.

Elle regarde l'écran. 100%. Le dossier Icarus est en ligne. La bombe est lâchée.

— Maintenant, le monde va brûler, dit-elle.

— Et nous serons les seuls à avoir les extincteurs.

Elias tend la main vers le clavier pour valider la dernière étape. Sarah pose sa main sur la sienne. Ce n'est plus une étreinte. C'est une signature au bas d'un contrat de destruction mutuelle assurée.

— On ne revient pas en arrière, Elias.

— Je ne sais pas ce que c'est, l'arrière. Je ne connais que l'expansion.

Dehors, les sirènes commencent à hurler. Le bunker tremble sous l'impact d'une première charge de démolition. Ils se regardent une dernière fois. Le dégoût est toujours là, mais il est désormais indissociable d'un lien plus profond, plus sombre. Ils sont les deux faces d'une même pièce de monnaie qui vient d'être jetée en l'air.

— On sort ? demande Sarah.

— On sort. Et on leur montre comment on gère une crise.

La porte blindée commence à s'ouvrir dans un gémissement hydraulique. La lumière du couloir, aveuglante, s'engouffre dans la pièce. Ils s'avancent ensemble, côte à côte,

deux monstres créés par le système, prêts à le dévorer de l'intérieur.

# Chapitre 8

## L'esthétique du chaos

Le froid du béton est plus honnête que la chaleur d'un corps. Sarah se leva la première, la colonne vertébrale droite, ignorant la raideur de ses muscles. Pas de regard en arrière. Pas de réveil embrumé. Dans ce bunker, le sommeil n'était qu'une maintenance technique nécessaire, une mise à jour système avant le crash final. Elias était déjà assis au bord du lit de camp, boutonnant sa chemise avec une précision chirurgicale. Ses doigts ne tremblaient pas. Il n'y avait aucune trace de l'étreinte de la veille dans ses yeux gris acier, seulement le calcul froid du ratio risque-bénéfice.

— Les capteurs thermiques du périmètre extérieur viennent de passer au rouge, dit-il sans la regarder. On a de la visite.

Sarah enfila sa veste. Elle vérifia sa montre. 06h14. Le "Deep State" n'aimait pas les heures supplémentaires, mais il appréciait la ponctualité des exécutions. Elle s'approcha de la console centrale. L'écran principal affichait une mosaïque de flux vidéo granuleux. Des silhouettes sombres, équipées de vision nocturne et de HK416, progressaient en formation de diamant dans le tunnel d'accès nord.

— Une unité d'élite, analysa Sarah. Pas des mercenaires de seconde zone. On parle de la Section Ombre. Le coût opérationnel d'une telle intervention dépasse le million. Ils ne viennent pas pour négocier.

— Ils viennent pour solder les comptes, rectifia Elias. Icarus est une dette qu'ils ne peuvent pas laisser courir.

Il s'installa devant le terminal. Ses doigts dansèrent sur le clavier, ouvrant des fenêtres

de code qui défilaient à une vitesse vertigineuse. Le dossier Icarus. Trois téraoctets de preuves : des ordres d'assassinat signés par des ministres, des relevés de comptes offshore aux îles Caïmans, des contrats de vente d'armes illégaux avec des milices sahéliennes. C'était le cœur nucléaire du système. S'ils appuyaient sur "Entrée", la République s'effondrait en moins de quarante-huit heures.

— Le pare-feu du ministère est une forteresse, grogna Elias. Il me faut six minutes pour injecter le virus de dérivation.

— On a quatre minutes avant qu'ils ne posent les charges de rupture sur la porte blindée, répondit Sarah en consultant les moniteurs.

Elle se tourna vers le râtelier d'armes au fond de la pièce. Elle choisit un Sig Sauer, vérifia le chargeur. Un clic sec, métallique. Le bruit du pouvoir qui change de mains. Elle ne croyait plus aux urnes, elle croyait à la balistique.

— Pourquoi tu fais ça, Elias ? demanda-t-elle subitement. Tu pourrais encore négocier. Tu as les codes. Tu pourrais obtenir une immunité totale, une villa à Singapour et un nouveau nom.

Elias s'arrêta une seconde, son profil se découpant contre la lueur bleue de l'écran.

— Le profit n'est plus ma motivation, Sarah. L'ordre l'est. Et ces gens... ces amateurs qui dirigent dans l'ombre... ils ont brisé l'ordre. Ils ont introduit le chaos dans la machine pour quelques points de croissance personnels. C'est inesthétique. C'est une erreur de gestion que je dois corriger. Et toi ? Ton idéologie de justice sociale ne pèse pas lourd face à une balle de 5.56.

— Ma justice n'est pas sociale, Elias. Elle est arithmétique. Ils ont volé trop de vies. Le bilan doit être équilibré.

Un tremblement sourd fit vibrer les murs du bunker. La première charge. La poussière de béton tomba du plafond comme une neige grise sur leurs épaules.

— 82%, annonça Elias. Le débit chute. Ils utilisent des brouilleurs de fréquence à large spectre.

— Je vais les ralentir.

Sarah se dirigea vers le sas d'entrée. Elle n'avait pas peur. La peur était une perte de temps, une émotion de consommateur. Elle était une actrice du marché noir de l'influence, et aujourd'hui, le marché était baissier. Elle activa le système de défense automatisé du bunker. Deux tourelles escamotables sortirent du plafond du couloir d'accès.

Sur l'écran, les silhouettes s'immobilisèrent. Un éclair de lumière, puis le son étouffé des tirs de suppression.

— Ils ont neutralisé la première tourelle, cria Sarah. Elias, dépêche-toi !

— 91%. Le cryptage est en train de céder. Je vois les noms, Sarah. C'est pire que ce qu'on pensait. Le Premier Ministre n'est qu'un courtier. Le vrai donneur d'ordres est au-dessus.

— On s'en fout de qui ils sont ! Envoie les données aux rédactions, aux agences de presse, aux serveurs de la Cour Pénale Internationale ! Brûle tout !

Une seconde explosion, beaucoup plus violente, projeta Sarah au sol. Ses oreilles sifflaient. L'air devint âcre, chargé de fumée et de poudre. La porte blindée de vingt centimètres d'acier venait de céder. Elle se releva, le Sig Sauer tendu vers l'ouverture béante.

— 98%... 99%...

Elias frappa la touche "Entrée" avec une violence contenue.

— Transfert terminé. Icarus est dans la nature.

Il se leva, sortit un Glock de sa ceinture et rejoignit Sarah. Ils se tenaient côte à côte dans les décombres, deux prédateurs acculés mais victorieux. Le silence qui suivit l'explosion était oppressant, interrompu seulement par le crépitement des flammes et le bip régulier de la console.

— On est morts, tu le sais ? dit Sarah, la voix calme.

— Probablement. Mais on est morts en ayant racheté toutes leurs actions. Ils sont en faillite, Sarah. Ils ne le savent pas encore, mais ils sont déjà des cadavres politiques.

Les premières silhouettes apparurent dans la fumée. Des lasers rouges balayèrent la pièce, cherchant leurs poitrines. Sarah sentit l'adrénaline brûler ses veines. Elle jeta un regard à Elias. Il souriait. Un sourire de loup, carnassier, presque joyeux.

— C'est ça, ton esthétique du chaos ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il en levant son arme. C'est ma définition de la restructuration.

Le premier homme en noir franchit le seuil. Sarah pressa la détente. Le recul de l'arme lui remonta dans le bras, une décharge de réalité pure. Elias fit feu à son tour, une cadence régulière, mathématique. Ils ne reculaient pas. Ils avançaient vers la lumière aveuglante des projecteurs extérieurs qui s'engouffrait par la brèche.

Le monde extérieur allait découvrir la vérité dans quelques secondes. Les téléphones allaient vibrer, les bourses allaient dévisser, les gouvernements allaient tomber. Mais

ici, dans ce couloir de béton, il n'y avait plus de gauche, plus de droite, plus de morale. Il n'y avait que deux volontés de puissance s'unissant dans un dernier acte de destruction créatrice.

Ils franchirent le seuil ensemble. La lumière les absorba. Sarah ne voyait plus les tireurs, seulement l'éclat blanc d'un nouveau départ, ou d'une fin définitive. Elle sentit l'épaule d'Elias contre la sienne, un point d'ancrage dans le tumulte.

— On sort ? demanda-t-elle une dernière fois.

— On sort. Et on leur montre comment on gère une crise.

Ils s'élancèrent dans le brasier, deux monstres nés de l'ombre, prêts à dévorer le jour.

# Chapitre 9

## Élément de langage final

Le sifflement de la lance thermique contre l'acier de la porte blindée produisait une note aiguë, insupportable, qui vibrait jusque dans les molaires de Sarah. À l'écran, la barre de progression affichait 84 %. Trop lent. Toujours trop lent quand le monde s'écroule.

— Ils sont à la deuxième couche, dit Elias sans quitter des yeux le moniteur de surveillance. Dans trois minutes, le verrou hydraulique lâche. Tu as envoyé le paquet ?

Sarah ne répondit pas. Ses doigts martelaient le clavier avec une précision de métronome. Elle ne tapait pas du texte, elle injectait du poison dans les veines du système.

— Les serveurs miroirs en Islande et à Singapour sont saturés, lâcha-t-elle enfin. J'ai bypassé les pare-feu du Quai d'Orsay. À l'instant où je presse « Entrée », le dossier Icarus tombe sur les terminaux de Bloomberg, de l'AFP et d'Al Jazeera. En simultané. Pas de filtrage, pas de mise en demeure possible. C'est une déflagration d'actifs pourris.

Elias vérifia le chargeur de son Sig Sauer. Un geste machinal, presque élégant. Il ajusta sa veste de costume, lissant un pli invisible. Même au bord de l'abîme, l'image restait le seul capital qui ne se dévaluait pas.

— Le CAC 40 va ouvrir à -12 %, nota-t-il avec un calme glacial. Les fonds de pension vont brûler. Tu réalises que tu viens de raser l'économie française pour une

question de principe ?

— Ce n'est pas un principe, Elias. C'est une liquidation judiciaire. Ces gens-là ont privatisé l'assassinat politique. On ne fait que rendre les comptes publics. C'est de la transparence radicale.

— C'est du terrorisme informationnel, corrigea-t-il en esquissant un sourire sans joie. Mais j'ai toujours aimé les OPA hostiles. Surtout quand on n'a plus rien à perdre.

Un choc sourd ébranla le bunker. La première plaque de blindage venait de tomber. La poussière de béton flottait dans l'air, transformant les faisceaux des écrans en colonnes de lumière sale. Sarah sentit une goutte de sueur couler entre ses omoplates. Elle se tourna vers Elias. Il était là, adossé à la console, le regard fixé sur la porte qui rougissait sous l'effet de la chaleur.

— Pourquoi tu restes ? demanda-t-elle. Tu pourrais utiliser tes contacts, négocier une exfiltration. Tu as des dossiers sur la moitié du cabinet du Premier ministre.

Elias tourna la tête vers elle. Ses yeux gris acier semblaient absorber la lumière ambiante.

— Négocier quoi, Sarah ? Une cellule de luxe ? Une vie de témoin protégé à manger des burgers dans le Nebraska ? Mon influence repose sur ma capacité à anticiper le coup d'après. Là, il n'y a plus de coup d'après. Le dossier Icarus est une bombe à neutrons. On est dans l'épicentre. Autant s'assurer que l'explosion soit esthétique.

Il fit un pas vers elle. La tension entre eux n'était plus idéologique. C'était une question de physique pure, de deux corps attirés par le même vide. Elias posa sa main sur le dossier de la chaise de Sarah. Ses doigts frôlèrent son cou. La peau de Sarah frissonna, une réaction électrique qu'elle ne chercha même pas à réprimer.

— On a passé dix ans à essayer de se détruire, murmura-t-il. Et on finit par se suicider ensemble pour la même cause. C'est presque romantique, d'un point de vue purement cynique.

— Ne gâche pas tout avec du sentimentalisme, Elias. On est des prédateurs. On meurt parce qu'on a chassé une proie trop grosse pour nous. C'est mathématique.

92 %.

Le bruit à l'extérieur changea. Ce n'était plus le sifflement de la lance, mais des ordres brefs, étouffés par les masques à gaz. Les « nettoyeurs » du Deep State. Des professionnels payés pour effacer les traces, pas pour faire des prisonniers.

— Ils vont utiliser des flashbangs, dit Elias en se redressant. Dès que la porte cède, ils saturent l'espace. On n'aura pas le temps de voir leurs visages.

Il tendit une main vers le clavier. Sarah ne l'arrêta pas. Leurs doigts se frôlèrent sur la touche « Enter ». Un contact bref, brûlant, plus intime que n'importe quel baiser.

— Ensemble ? demanda-t-il.

— Pour le chaos, répondit-elle.

Ils pressèrent la touche.

Pendant une fraction de seconde, le silence fut total. Puis, sur les moniteurs, des milliers de lignes de code défilèrent à une vitesse vertigineuse. Les serveurs du monde entier commençaient à ingérer le poison. Les noms des ministres, les numéros de comptes aux Bahamas, les ordres d'exécution signés de la main de l'ombre. Le dossier Icarus était en liberté.

Un fracas assourdissant pulvérisa la porte. L'onde de choc projeta Sarah contre la console. Elias la rattrapa par la taille, la maintenant debout alors que la pièce se remplissait d'une fumée âcre.

— C'est fait, cria-t-elle dans le vacarme. Le marché est inondé !

Elias sortit son arme. Il ne visait pas pour tuer, il visait pour marquer le terrain. Il fit feu, une cadence régulière, mathématique. Les détonations résonnaient dans le bunker comme des coups de marteau sur une enclume.

— On ne recule pas, Sarah ! On avance !

Ils se dirigèrent vers la brèche. La lumière des projecteurs extérieurs, aveuglante, s'engouffrait dans le couloir de béton. C'était une lumière blanche, chirurgicale, celle qui précède l'autopsie ou la résurrection.

Sarah sentit l'adrénaline saturer ses muscles. Elle ne ressentait plus de peur, seulement une clarté absolue. Le pouvoir n'était plus entre les mains de ceux qui allaient franchir cette porte. Il était dans les ondes, dans les câbles sous-marins, dans les millions de smartphones qui, à cet instant précis, commençaient à vibrer partout sur la planète.

Ils avaient perdu la partie, mais ils avaient cassé la table de jeu.

— Ils vont nous tirer dessus dès qu'on sortira, dit Elias, sa voix à peine audible sous les sifflements des grenades fumigènes.

— Je sais. Mais on sera les derniers visages qu'ils verront avant que leur monde ne s'écroule. C'est un excellent retour sur investissement.

Ils arrivèrent au seuil de la brèche. Les silhouettes des unités d'élite se dessinaient en

ombre chinoise contre la clarté violente du dehors. Des lasers rouges dansaient sur leurs poitrines, cherchant le cœur, cherchant la fin.

Elias resserra sa prise sur l'épaule de Sarah. Un point d'ancrage. Un levier.

— Prête pour l'élément de langage final ?

Sarah esquissa un sourire, un éclair de défi pur dans l'obscurité.

— On sort. Et on leur montre comment on gère une crise.

Ils franchirent le seuil ensemble, épaule contre épaule, marchant d'un pas assuré vers le brasier de projecteurs et de fusils d'assaut. Ils n'étaient plus des politiciens, plus des ennemis, plus des amants. Ils étaient les vecteurs d'une vérité que personne ne pourrait plus contenir.

La première salve déchira l'air, mais ils ne s'arrêtèrent pas. Ils s'élançèrent dans la lumière, deux monstres nés de l'ombre, prêts à dévorer le jour.

# Chapitre 10

## Compromission totale

L'air extérieur avait un goût de métal et de fin du monde.

Le premier choc ne fut pas celui d'une balle, mais celui de la lumière. Une déflagration de lumens qui lacéra les rétines, transformant le monde en une page blanche, violente, absolue. Puis le son arriva. Un rugissement de rotors, des ordres hurlés dans des radios à courte portée, et le craquement sec des flashbangs.

Elias sentit le bitume froid contre sa joue. Une botte tactique lui écrasa les vertèbres cervicales. Standard. Procédure de neutralisation immédiate. À trois mètres, il entendit le cri étouffé de Sarah, le bruit d'un corps jeté au sol avec la brutalité réservée aux terroristes d'État.

— Cibles sécurisées !

— Icarus est en ligne ! Bordel, c'est en ligne !

La voix venait d'un technicien, quelque part dans un fourgon de commandement garé sur les quais de Seine. C'était fini. Le minuteur de Sarah avait expiré. Le dossier Icarus, cette bombe numérique qu'ils avaient couvée dans les entrailles de Paris, venait de détonner sur tous les serveurs de presse, de la rédaction du \*Monde\* aux terminaux de Bloomberg.

Le système ne s'effondrait pas. Il se liquéfiait.

Trois heures plus tard, le centre de rétention de la DGSI ressemblait à une fourmilière sous acide. Les couloirs résonnaient du silence de mort des hommes qui savent qu'ils

vont finir devant une commission d'enquête, ou dans une cellule sans fenêtre.

Elias était assis dans une salle d'interrogatoire vitrée. Pas de menottes. À ce niveau de jeu, les menottes sont une insulte à l'intelligence du prisonnier. Il avait nettoyé le sang sur son arcade sourcilière avec le pan de sa chemise en popeline de coton. Ruinée. Douze cents euros de sur-mesure transformés en chiffon de guerre.

La porte coulissa. Sarah entra, escortée par deux ombres en kevlar qui se retirèrent aussitôt. Elle ne s'assit pas. Elle s'appuya contre le mur, les bras croisés, une ecchymose violacée fleurissant sur sa pommette gauche. Elle n'avait jamais paru aussi vivante.

— Le Premier ministre a démissionné il y a dix minutes, dit-elle. Sa voix était un fil de rasoir.

— Un peu tard pour sauver les meubles, répondit Elias.

— Le ministre de l'Intérieur est en fuite. On parle d'un hélicoptère vers la Suisse. Les marchés ont dévissé de 12% à l'ouverture. On a tué la Bourse, Elias.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux gris.

— On n'a rien tué du tout. On a juste purgé les actifs toxiques. C'est de la saine gestion.

Il se leva, s'approcha de la vitre sans tain. De l'autre côté, il savait que des hommes en costume gris, les mains tremblantes, essayaient de comprendre comment deux prédateurs idéologiquement opposés avaient pu s'unir pour décapiter la République.

— Regarde-les, Sarah. Ils cherchent le mobile. Ils cherchent la conspiration. Ils ne peuvent pas admettre que c'était juste une question de survie.

— Et de haine, ajouta-t-elle.

— La haine est un excellent levier de croissance.

Elle se détacha du mur et marcha vers lui. L'espace entre eux se réduisit à une zone de haute pression. L'odeur de la poudre, de la sueur et de l'adrénaline persistait sur leurs vêtements. C'était une odeur de défaite et de victoire mêlées.

— On est grillés, Elias. Tu le sais. On ne sortira jamais de ce bâtiment en tant que citoyens libres. Ils vont nous enterrer sous le secret défense.

— Le secret défense n'existe plus quand le public a déjà vu les cadavres dans le placard. On est trop radioactifs pour être éliminés, et trop célèbres pour être emprisonnés. On est devenus des icônes.

Il posa une main sur la table, ses doigts effleurant presque les siens.

— Tu as vu les réseaux sociaux ? Ils nous appellent "Les Revenants". La gauche te voit comme une martyre, la droite me voit comme un sauveur de l'ordre par le chaos.

Sarah laissa échapper un rire sec, sans joie.

— On est des monstres, Elias. On a pactisé avec ce qu'on méprise le plus. Toi avec une "gauchiste radicale", moi avec un "fasciste de salon".

— Le pragmatisme n'a pas de couleur politique. On a fait ce qu'il fallait. On a pris le contrôle du récit.

Elle leva les yeux vers lui. Le mépris était toujours là, mais il était recouvert d'une couche de reconnaissance mutuelle, une complicité de tranchée que personne d'autre sur cette planète ne pourrait partager. Ils étaient les deux seules personnes à avoir vu le visage du monstre et à avoir survécu en lui arrachant les dents.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle.

— On attend que le nouveau gouvernement nous appelle pour "conseiller la transition". Ils n'auront pas le choix. On a les clés du coffre.

Le silence s'installa, lourd, chargé d'une électricité résiduelle. La tension érotique qui les avait consumés dans le bunker n'avait pas disparu ; elle s'était transformée en une

sorte de pacte de sang froid. Ils se détestaient avec la même intensité qu'ils se désiraient, un mélange corrosif qui les rendait indestructibles.

Elias tendit la main et saisit le menton de Sarah. Il n'y avait aucune douceur dans le geste. C'était une prise de possession, une vérification de l'intégrité du matériel. Elle ne recula pas. Elle ancrâ son regard dans le sien, acceptant le défi.

— Tu penses qu'on peut diriger ce pays depuis les décombres ? murmura-t-elle.

— On ne va pas le diriger, Sarah. On va le posséder.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille.

— Tu es la seule personne que je ne peux pas acheter. C'est pour ça que tu es la seule personne dont j'ai besoin.

Sarah ferma les yeux un instant, savourant l'ironie suprême de leur situation. Ils avaient tout perdu — leurs partis, leurs réputations, leurs certitudes — pour devenir les maîtres d'un champ de ruines.

Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau. Un homme d'un certain âge, le visage décomposé, portant un badge de la Présidence, entra dans la pièce. Il tenait un dossier rouge.

— Monsieur Vangelis. Madame Khelifa. Le Conseil constitutionnel vient de valider l'état d'urgence exceptionnel. Le Président souhaite vous voir. Immédiatement.

Elias lâcha le menton de Sarah et ajusta sa veste, retrouvant en une seconde son allure d'architecte de l'ombre. Il se tourna vers Sarah et lui tendit le bras, un geste d'une courtoisie venimeuse.

— Après vous, ma chère ennemie.

Sarah prit son bras. Le contact était électrique, une promesse de futurs affrontements et de trahisons à venir. Ils marchèrent vers la sortie, traversant le hall de la DGSI sous les regards pétrifiés des agents.

Dehors, Paris brûlait encore par endroits, mais le ciel commençait à s'éclaircir. Les caméras des chaînes d'info en continu étaient déjà braquées sur la sortie du bâtiment. Le monde attendait leur premier mot, leur premier mensonge, leur première vérité.

Ils s'arrêtèrent sur le perron, face à la meute. Les flashes crépitèrent comme des rafales de mitrailleuse.

Sarah serra le bras d'Elias un peu plus fort.

— On va en enfer, tu le sais ?

— On y est déjà, Sarah. On va juste s'assurer d'avoir les meilleures places.

Ils s'avancèrent ensemble dans la lumière crue des projecteurs, deux prédateurs unis par le crime et liés par le destin, prêts à dévorer ce qu'il restait du jour.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "On ne pactise pas"*

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)